Marie-José Latour

Qu'enseigne la psychanalyse ?
Ce que *Je* ne sais pas *

Il y a savoir et savoir.
S. Freud

Je le savais ! Je savais que j'aurais à tenter, une fois encore, de fournir quelques échos à la question qui fait le thème de notre séminaire depuis quatre saisons.

Qu'est-ce qu'une saison ? Les saisons recommencent-elles jamais ? Y a-t-il jamais le même printemps ?

Comme il en va de chaque matin du monde, chaque printemps est sans retour. Dès lors, pas question de recommencer. Bien plutôt poursuivre. Poursuivre, et puis commencer.

Et cela même quand l'hiver vient, ou plutôt quand il est déjà venu, comme il est écrit au début d'un roman dont je vous parlerai un peu plus tard.

Qui ? Quoi ? et la rose

Il y a ce qui s'enseigne, ce qui s'apprend, ce qui se professe. Il y a également qui enseigne, qui apprend, qui professe.

Il y a aussi quoi et pourquoi et comment, mais également ce qui est sans pourquoi et qui hante nos tentatives, qu'elles soient d'explication, de transmission.

Qu'un psychanalyste puisse produire un enseignement, cela fait-il pour autant *du* psychanalyste un enseignant ?

Il y a ce que Freud, et tant d'autres remarquables professeurs, nous ont transmis et, si nous voulons bien revenir à leurs textes, continuent de

* ↑ Ce texte reprend l'intervention faite à Toulouse, le 28 mars 2025, dans le cadre du séminaire *Qu'enseigne la psychanalyse ? (Saison IV)*, organisé par Michel Bousseyroux, Didier Castanet, Jean-Claude Coste et Marie-José Latour.

nous apprendre. Mais, me direz-vous, Freud, Lacan, seraient-ils davantage enseignants que psychanalystes ?

S'il y a ce que j'apprends de l'expérience psychanalytique, ma propre psychanalyse incluse, est-ce à dire que c'est de mon psychanalyste que je l'ai appris ? Qu'en est-il de la valeur d'un enseignement qui ne saurait valoir – l'un et l'autre y ont insisté – ce que la cure nous apprend ?

Freud a toujours relativisé son enseignement dans les leçons qu'il a données, il n'hésitait pas à y « exposer les imperfections qui s'attachent nécessairement à l'enseignement de la psychanalyse et les difficultés qui s'opposent à l'acquisition d'un jugement propre [1] ».

Il y a dans tout enseignement, aussi formidable soit-il, une dimension tout aussi regrettable qu'inéliminable. Cette dimension, Lacan l'a nommée « charme [2] ». Ce charme, à défaut de le rompre, il s'agit de le situer. Le situer, comme nous avons à le faire pour l'ignorance, est déjà un résultat.

Poursuivons un moment la série. Il y a ce que je ne sais pas et ce que je sais ne pas savoir. Il y a ce que je ne sais pas que je sais, soit ce que je ne me sais pas savoir. Il y a ce que je ne saurai jamais et ce que je n'arrive pas à apprendre, faute de savoir jusqu'où porte mon ignorance. Pas de quoi *s'avanter* !

Pour ce qui est du savoir, il est difficile de ne pas tenir compte de l'existence du savant, pris comme le support du savoir. Ce qui est quelque peu différent du savant en tant qu'il « savante » ! Lacan ironise ici sur la « savanterie [3] » propice à faire taire ce qu'il y a d'incertain dans le savoir, l'inconscient objectant pourtant à toute totalisation du savoir.

Entre deux, savoir

Pourrions-nous dire que l'enseignement de la psychanalyse se déploie entre un savoir *in progress* et un savoir établi ? Entre ce que j'apprends de la pratique analytique, toujours à inventer, et ce qui ne s'apprend pas de là, soit la structure [4] ? Entre sémantique et sémiotique ? Entre le signe et la signification ? Entre poésie et discours ?

En lisant les deux courts ouvrages récemment traduits en français de Giorgio Agamben, on peut apercevoir que cette distinction de deux sortes

1. S. Freud, « Leçons d'introduction à la psychanalyse », dans *Œuvres complètes*, tome XIV, Paris, PUF, 2000, p. 9.
2. J. Lacan, « Introduction à *Scilicet* », *Scilicet*, n° 1, Paris, Le Seuil, 1968, p. 3.
3. J. Lacan, *L'Objet de la psychanalyse*, séminaire inédit, leçon du 11 mai 1966.
4. J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 461.

de savoir est là depuis toujours, avant la découverte de l'inconscient et avant l'invention de la psychanalyse. Les sciences de la divination ont fait longtemps la paire avec les sciences au sens moderne du mot.

Goût [5] est le titre de l'ouvrage qui explore la fracture, jusqu'à nos jours, entre la connaissance et le savoir que l'on ne sait pas. Un savoir dont on ne peut rendre compte est-il un savoir ou un doux délire ?

Colette Soler évoquait récemment à Aix-en-Provence le contexte dans lequel Lacan a dit : « Tout le monde délire. » C'est par ces mots que Lacan répondait en 1978 à l'invitation de J.-A. Miller quant à la possibilité d'un enseignement de la psychanalyse à Vincennes [6]. Que chaque discours se prenne pour la vérité ne doit pas pour autant nous amener à conclure que le discours analytique devrait dominer, car justement, poursuit Lacan, « ce discours exclut la domination, autrement dit il n'enseigne rien ». Voilà qui pourrait nous conduire à préférer nous taire, si ce n'est que la question insiste : comment faire pour enseigner ce qui ne s'enseigne pas ? C'est là ce dans quoi Freud a cheminé. Lacan poursuit : « [Freud] a considéré que rien n'est que rêve, et que tout le monde (si l'on peut dire une pareille expression), tout le monde est fou c'est-à-dire délirant. » À qui prétend enseigner quelque chose de la psychanalyse, voilà de quoi en rabattre ! Cependant, poursuivons !

Savoir est issu du latin *sapere*, que l'on peut traduire par « avoir du goût », « avoir de la saveur », « avoir du parfum ». Sous l'influence du *sapiens*, « sage », *sapere* peut être traduit par « avoir du discernement ». *Sapere* a pris le pas sur *scire*, qui a donné « science », et dont l'orthographe a hanté le français jusqu'à la moitié du XVIIIe siècle, « savoir » s'écrivait jusque-là « sçavoir ».

Dans sa façon de parcourir la philosophie du *Banquet* de Platon à Lacan en passant par Kant, Freud et Lévi-Strauss, Agamben fait valoir la division à l'œuvre, voire la fracture, entre l'acte de connaissance et l'expérience du plaisir, entre la recherche d'une vérité et la jouissance du beau, entre un savoir que l'on ne sait pas et un plaisir dont on ne jouit pas.

KIC KIC

Dans ce texte, Agamben prend au sérieux [7] l'annonce que Lacan dit être celle de la psychanalyse : « L'analyse est venue nous annoncer qu'il y a

5. G. Agamben, *Goût*, Le Pré Saint-Gervais, Asinamali, 2024.
6. J. Lacan, « Pour Vincennes », *Ornicar ?*, n° 17-18, Paris, Lyse, 1979, p. 278.
7. G. Agamben, *Goût, op. cit.*, p. 69.

du savoir qui ne se sait pas [8]. » Notons ici un point fondamental : la négation ne porte pas sur le savoir, elle porte sur le sujet. Ce n'est pas qu'il n'y ait pas de savoir, c'est qu'il y a du savoir sans sujet.

Le philosophe s'arrête, si je puis me permettre, un pas avant celui que fait Lacan. En posant la question : « Qui sait ? », il pose la question du sujet du savoir. La question de Lacan est tout autre : « Qui sait qui c'est ? » Mise en abyme homophonique : « Qui c'est qui sait [9] ? »

Autrement dit, ce qui se lit ici, c'est que ce n'est pas le sujet qui supporte le savoir mais le signifiant. Chance est alors donnée au savoir, noté S_2 par Lacan dans l'écriture des discours, pour qu'il devienne une question : « Est-ce d'eux que ça parle [10] ? »

Au début de la leçon du 12 décembre 1962 du séminaire *L'Angoisse*, Lacan prend à sa charge le reproche que certains font quant à l'enseignement de la psychanalyse. Cet enseignement serait fautif d'être davantage rapporté à la philosophie qu'à la science. En effet, la psychanalyse met en cause le désir de connaître, se plaçant elle-même dans un en-deçà qui précède le moment de la connaissance. Lacan attire notre attention sur la mise en question de la connaissance dès lors que l'on prend au sérieux l'hypothèse de l'inconscient. Et cela n'est pas sans conséquence sur la pratique analytique elle-même.

Lacan se moque des bégueules qui s'indignaient de ce qu'il ait pu dire que dans l'analyse la guérison venait par surcroît. Ceci ne suppose aucune minoration de la prise en compte de la souffrance de l'analysant. En effet, ce qui est un point de vue méthodologique à l'égard du symptôme n'efface ni notre justification ni notre devoir, qui reste « d'améliorer la position du sujet ». Voilà quelque chose qu'il vaut mieux ne pas ignorer.

Le deuxième ouvrage d'Agamben qui m'a intéressée s'intitule *Ce que j'ai vu, entendu, appris…* [11]. Il se déploie en deux parties, très inégales quantitativement. Dans la première, il est question de ce que la mémoire sait, de ce qu'elle a retenu, de ce qu'elle a imprimé, des images, des expériences, venues jusqu'à elle et dont Agamben prend plaisir à rendre compte dans de courts aphorismes.

La deuxième partie, beaucoup plus courte, sous le titre « Ce que je n'ai pas vu, entendu, appris… », évoque, me semble-t-il, l'inconscient en

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 88.
9. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 362.
10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, *op. cit.*, p. 131.
11. G. Agamben, *Ce que j'ai vu, entendu, appris…*, Caen, Nous, 2024.

tant que, comme a pu le définir Lacan, « c'est de ne pas se rappeler de ce que l'on sait [12] », soit ce qui est soustrait, ce qui manque, ce qui est absent, du fait même de l'infidélité de la parole au réel, et qui cependant n'en continue pas moins de tendre à la parole, sans chercher d'autre dénouement que la relance du mouvement. N'est-ce pas ce que Lacan a ramassé dans son *Scilicet* ? Tu peux savoir.

Il y a fagots et fagots

Freud, dans son *Abrégé de psychanalyse*, rappelle pourquoi le psychanalyste n'est pas un confesseur laïque qui accueillerait le savoir que le sujet cacherait aux autres et à lui-même ; ce que l'analysant est invité à raconter c'est ce qu'il ne sait pas [13], ce qui ne veut pas dire que le psychanalyste le sache ! C'est au point où le sujet énonce « je vous ai tout dit » que ça commence ! Ça commence à la fin, dit très justement Nicolas Bendrihen.

La pluralité du savoir, celui de l'analysant, de l'analyste, de l'inconscient, de la science, de « lalangue », cette pluralité, Freud la ramasse dans cette phrase « Il y a savoir et savoir ». Cette phrase courte, qui en dit long, est la reprise par Freud du fameux « Il y a fagots et fagots » de Sganarelle, essayant de se défiler devant les questions pressantes de Lucas et Valère dans *Le Médecin malgré lui*. Sganarelle *était* ce rôle que Molière aimait à jouer. C'est à cette même farce que Lacan empruntera le fameux « Et voilà pourquoi votre fille est muette » que l'on emploie à la fin d'un raisonnement alambiqué qui prétend donner une explication là où il n'y a qu'élucubration et où il s'agirait bien plutôt de prendre acte de la défaite de l'explication !

En relisant cette leçon d'introduction à la psychanalyse [14], ce qui m'a frappée, c'est que pour faire valoir ce pluriel, Freud insiste sur ceci qu'il y a plus d'une sorte d'absence de savoir, certaines étant cause de la névrose.

Lacan reviendra sur ces différentes absences de savoir et les dépliera. Il évoquera l'ignorance enseignante, la docte ignorance, l'ignorance crasse, mais aussi le trou dans le savoir, le savoir en place de vérité, le savoir dont le sujet n'a pas la disposition, le savoir insu, jusqu'à ce savoir sans sujet qui fait l'os de ce propos et dont il est si difficile de rendre compte.

12. ↑ J. Lacan, « La méprise du sujet savoir », *Scilicet*, n° 1, *op. cit.*, p. 35.
13. ↑ S. Freud, « Abrégé de psychanalyse », dans *Œuvres complètes*, tome XX, Paris, PUF, 2010, p. 267.
14. ↑ S. Freud, « La fixation au trauma, l'inconscient », dans *Œuvres complètes*, tome XIV, Paris, PUF, 2000, p. 290-291.

Transmettre ou enseigner ?

Si l'inconscient c'est de ne pas se rappeler ce qu'on sait, comment cerner l'efficace de ces choses qu'on ne peut pas savoir ? N'est-ce pas un point de ce qui peut être porté au jour dans la procédure de la passe ? Que l'analysant puisse dire quelque chose de ce qu'il a appris de son expérience psychanalytique est, logiquement, le minimum exigible de celui qui considère que c'est une expérience arrivée à sa conclusion. C'est-à-dire que quelque chose s'est passé, quelque chose a été traversé.

Il y a ce que chaque analysant aura appris de sa psychanalyse, grande variété ici. Dire ce qu'on a appris d'une psychanalyse, ne dit pas toujours comment on l'a appris. Cela ne revient-il pas au psychanalyste d'en dire quelque chose ? C'est ainsi me semble-t-il que Lacan situait la passe dans sa conférence à Genève en 1975 : « Que l'analyste donne un certain témoignage qu'il sait ce qu'il fait. S'il fait quelque chose, dire, ce ne serait pas excessif d'attendre que, de ce qu'il fait d'une certaine façon, il témoigne [15]. »

Cela nous ramène à la distinction à laquelle Didier Castanet nous avait proposé de réfléchir, la distinction entre témoigner et transmettre [16]. Verbes qui sont noués dans la procédure de la passe et son dispositif en chicane.

Ce qu'il s'agit d'établir, ne serait-ce pas les principes de l'action psychanalytique ? N'est-ce pas cela que l'on peut transmettre ? Avec la passe, Lacan souhaitait élargir le groupe de ceux qui sont capables de réfléchir un peu sur ce qu'ils font. N'est-ce pas l'enjeu de notre séminaire ?

Et personne ne sait [17]

J'en viens au roman dont le titre n'a pas manqué de me saisir quand je l'ai découvert fin décembre dernier. Non, je ne savais pas en juin dernier, lorsque le titre de cette intervention m'est venu, que celui du dernier roman de Philippe Forest serait *Et personne ne sait*.

Philippe Forest est celui qui depuis son premier roman, *L'Enfant éternel*, se tient sur cette ligne où il s'agit de ne pas donner de sens à l'épreuve qui cause ce qu'il écrit.

C'est à une tête d'épingle qu'il confie la tâche de nous embarquer une fois encore sur ce que j'avais appelé le versant du signe [18], tantôt une scène

15. J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », dans *Pas-tout Lacan*, Bibliothèque de l'École lacanienne de psychanalyse, p. 5.
16. D. Castanet, « Enseigner et/ou transmettre. Propos sur la question du témoignage », *Mensuel*, n° 187, Paris, EPFCL, mai 2025, p. 27-34.
17. P. Forest, *Et personne ne sait*, Paris, Gallimard, 2025.
18. M.-J. Latour, « Le versant du signe », *Mensuel*, n° 161, Paris, EPFCL, juin 2022, p. 71-77.

d'une série télévisée, tantôt un haïku, tantôt un *fortune cookie*, une inondation, un portrait perdu, un film que tout le monde a oublié, un tableau que personne n'a jamais vu, etc. « Dans un présent de tous les temps », l'écrivain se tient dans l'ombre faite par l'histoire qu'il raconte.

À chaque fois l'écrivain choisit l'accommodation sur l'énigme et non sur sa résolution, car « à une énigme, il faut toujours que la solution fasse défaut afin qu'elle livre ainsi l'absence de secret qui en constitue le dernier mot. Quelque chose doit manquer au texte qui dit la vérité du monde et qui ne peut lui être fidèle qu'à la condition de rester incomplet [19]. » Déjà dans son roman *L'Oubli* l'écrivain avait donné à ce trou nécessaire une forme épique.

La dernière phrase de *Et personne ne sait* divulgue qu'il est question dans ce roman d'un secret dont personne ne sait rien. L'intrigue demeure un mystère. Car personne ne sait ni quand ni comment le revenant revient. Comme un enfant qui chante sans se soucier de ce que sa chanson veut dire mais qui y trouve un moyen d'être accompagné dans la nuit. Sept petites phrases d'une chanson auxquelles il faudrait être assez sage pour ne rien ajouter, écrit Forest. Mais malgré lui sa main l'entraîne et le voilà à écrire une histoire, où quiconque la lit retrouve la sienne, mais dont nul ne sait ce qu'elle signifie.

Cela n'évoque-t-il pas le mouvement d'une analyse ? À rebrousse chemin en quelque sorte. De ces sept phrases surgit un roman. Dans un autre mouvement, du récit d'une analyse, des milliers de mots plus tard, des récits répétés au fil des séances, chutera une phrase, une bribe, quelques syllabes inintelligibles, quelque infinitésimale trace, un tracé d'écume, qui perdure et qui oriente une existence.

La poésie, au sens de la création artistique, voire sinthomatique, ne contient-elle pas autre chose que de la signification ? Se transmet-elle ou hante-t-elle nos propos ? Apprend-on à être poète ? Si on apprend le symbolique, *lalangue* ne s'apprend pas. Elle précède toute abécédéification.

« Il y a plus de choses entre le ciel et la terre que n'en peut rêver votre sagesse d'école »

Freud n'avait pas le concept de *lalangue* mais il supposait au poète un tour d'avance sur le chercheur scientifique, et le savoir du poète est bien un autre savoir que la passion de comprendre qui anime le chercheur.

19. P. Forest, *Pi Ying Xi, Théâtre d'ombres*, Paris, Gallimard, 2022, p. 167.

Freud cite cette phrase qu'Hamlet adresse à Horatio, « Il y a plus de choses entre le ciel et la terre que n'en peut rêver votre sagesse d'école », de très nombreuses fois, au moins sept fois dans son œuvre mais encore davantage dans sa correspondance. Elle n'est pas sans évoquer cette autre phrase écrite par Léonard de Vinci : *« La natura è piena d'infinite ragioni che non furono mai in isperienza »* (La nature est pleine de raisons infinies qui ne furent jamais dans l'expérience).

La façon dont Freud recourt au maître qu'il juge le plus grand connaisseur de l'âme humaine, William Shakespeare, ressortit davantage, me semble-t-il, à une présence fantomatique qu'érudite. Dès le départ Freud a témoigné de sa fréquentation dès sa jeunesse de l'œuvre de Shakespeare. Que serait le complexe d'Œdipe sans *Hamlet* ?

Henriette Michaud [20], psychanalyste et agrégée d'anglais, a publié plusieurs articles très intéressants sur ce qu'elle appelle « l'effet Shakespeare dans la langue de Freud ». Freud a été particulièrement intéressé par les pièces « à fantômes » et celles où les puissances infernales sont à l'œuvre (sur les trente-huit pièces du dramaturge, il en cite vingt-quatre et en connaît par cœur des passages en entier). Souvent la langue anglaise vient s'incruster dans le texte de Freud, les mots de Shakespeare, appris par cœur, tels des passagers clandestins, des revenants vaillants qui trouvent leur place grâce à ce léger déplacement que produit toute citation, à condition qu'elle ne soit pas une illustration. Les citations sont souvent l'occasion de faire sonner la part de langue « étrangère », cette part intraduisible qui truffe nos propos et qui nous rappelle qu'il y a dans notre rapport à la langue non pas tant ce qui veut dire quelque chose que ce qui veut dire.

Freud a ce magnifique propos, dans la leçon déjà citée : « L'inconscient n'est ici rien de réel au sens de la science, qu'il est un expédient de fortune, *une façon de parler* [en français dans le texte] [21]. » Comment mieux dire cette présence salutaire de l'étranger, de cet hôte que je ne me sais pas être ?

Henriette Michaud évoque cette page du *Malaise* [22] tout imprégnée d'anglais, voire impressionnée par cette langue ! Freud y évoque le sans recours du nourrisson, la détresse par laquelle il fait son entrée dans le monde, en s'appuyant, sans le dire, sur la pièce mi-écrite par Shakespeare, *Périclès* (le début a été écrit par un certain George Wilkins). Seule trace de

20. Cf. notamment H. Michaud, *Les Revenants de la mémoire. Freud et Shakespeare*, Paris, PUF, coll. « Petite bibliothèque de psychanalyse », 2015.
21. S. Freud, « La fixation au trauma, l'inconscient », art. cit., p. 287.
22. S. Freud, « Malaise dans la culture », dans *Œuvres complètes*, tome XVIII, Paris, PUF, 2015, p. 278.

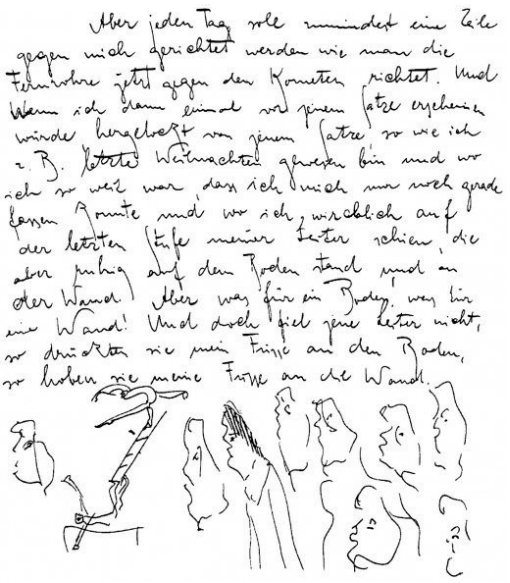
cette présence spectrale, quatre petits mots *« oh inch of nature ! »*, « pauvre poucet de la Nature », qu'Yves Bonnefoy traduira « tracé d'écume ».

Quatre petits mots qui charrient non seulement la référence à Shakespeare mais toute l'histoire autour de l'écriture de cette pièce, les recherches que fit Freud pour retrouver cette citation qu'il avait retenue de sa lecture d'une biographie de Shakespeare, et surtout cette dimension de l'*Hilflosigkeit*, du sans recours, hors de prise du langage. Tracé d'écume ! Comment savoir quelle trace aura laissé ce qui est hors de prise du langage, dans ce temps d'avant l'appel ? Qu'on ne puisse rien en savoir ou pas grand-chose ne supprime pas pour autant ni l'expérience, ni la trace qu'elle aura laissée. Comme on dit d'un tableau qu'il vous regarde, on peut aussi avoir cette impression d'être lu par un texte, par une autre langue que son idiome. C'est l'effet que j'ai eu quand j'ai lu le titre de Forest !

Lacan évoque dans le séminaire *D'un Autre à l'autre* la différence entre Hegel et Freud par rapport au savoir. « La conscience de soi » de Hegel c'est le « Je sais ce que je pense », « tandis que le trauma freudien, c'est un *Je ne sais pas*, lui-même impensable, puisqu'il suppose un *Je pense* démantelé de toute pensée », point nodal d'un savoir défaillant.

Quel mur ! Quel sol !

Ce savoir défaillant tombe à point nommé. Il me permet d'évoquer cette page manuscrite du journal de Kafka que j'avais choisie pour mon affiche.



Au début de son premier cahier, que l'on peut dater de 1910, Franz Kafka vient de passer cinq mois sans pouvoir écrire. Incapacité, écrit-il, qu'il croit comprendre, sans en connaître la raison. Cet écart m'a semblé en résonance avec ce que j'essaie de cerner de ce savoir sans sujet, redoublé par le dessin sur cette même page.

Voici ce qu'il écrit pour essayer de s'expliquer cette incapacité d'écrire : « Toutes les choses qui me viennent à l'esprit y viennent non par leur racine, mais seulement de quelque part au milieu. Si quelqu'un essaie de les saisir

c'est comme s'il essayait de s'agripper à un brin d'herbe qui ne commencerait à croître qu'au milieu de la tige [23]. » Quel acrobate le pourrait ?

Kafka poursuit en évoquant justement ceux qui sont en mesure de faire cela et dont il a vu certainement le spectacle à Prague à la fin de l'année 1909. Plusieurs journaux ont rendu compte du spectacle des Mitsutas, des acrobates japonais d'une fabuleuse agilité. Sur une échelle de huit mètres de haut, non pas posée sur le sol mais sur les semelles levées d'un assistant à demi couché, ils développent en haut de l'échelle des figures périlleuses.

Kafka écrit qu'il lui semble être sur le dernier barreau de l'échelle, « pourtant tranquillement posée sur le sol et appuyée contre le mur. *Aber was für ein Boden ! was für eine Wand ! Mais quel sol ! Quel mur* [24] *!* Et pourtant cette échelle ne tomba pas, mes pieds l'ont maintenue au sol, mes pieds l'ont collée au mur. » Ainsi, alors qu'à l'habitude c'est le sol qui permet de stabiliser le corps, ici n'est-ce pas le corps qui se trouve astreint à stabiliser le sol ? Dans le dessin qui poursuit le propos, là où chaque trait s'abîme dans le vide, là où ne s'aperçoit aucun mur, aucun sol, ne s'agit-il pas cependant de trouver un appui sur le vide même ? L'enjeu est bien autre que celui de prendre appui sur le savoir établi. Comme nous le disait Michel Bousseyroux à l'issue de la rencontre du 28 mars [25], entre le savoir et le sujet, il y a une coupure. Serait-ce le lieu du savoir sans sujet ?

*

Terminons ce soir cette tentative de faire sonner ce qu'il y a de signe dans l'en-seigner.

Il y a donc entre le savoir du sujet, qui relève du « tu peux savoir » et qui peut établir un certain nombre de certitudes liées à la structure, et l'inconscient comme savoir, qui, lui, est sans sujet, et dont la seule prise est celle permise par la certitude de l'acte, un *gap* irréductible. Il y a ce que je ne sais pas et il y a « on le sait soi [26] ». Quelque chose hante le savoir, quelque chose qui n'est pas un signifiant et que le dispositif de la passe se propose d'éclairer.

23. ↑ F. Kafka, *Journaux*, Caen, Nous, 2020, p. 9-10.
24. ↑ Souligné par moi, et je remercie Xavier Doumen d'avoir su le faire avec élégance sur l'affiche.
25. ↑ M. Bousseyroux, « Naissance d'un nouveau sujet. Un analysant précocissime », *Mensuel*, n° 186, Paris, EPFCL, avril 2025, p. 27-42.
26. ↑ J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 571.

Lors de la première séquence [27], j'avais attiré l'attention sur le fait qu'enseigner vient du latin *insignire*, dérivé lui-même de *signum*. Alors, qu'est-ce qu'un signe pour la psychanalyse ? Dans un signe, n'en va-t-il pas de la re-connaissance de ce qu'on ne sait pas, d'un savoir qui s'impose mais où le sujet ne se reconnaît pas ?

Comment enseigner ce qui nous dépasse ? En faire signe n'est-il pas ce qui nous revient ?

27. M.-J. Latour, « Point de vue et pouvoir d'illecture », *Mensuel*, n° 164, Paris, EPFCL, décembre 2022, p. 48.